J

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 76. — Décembre 1881.

MISSIONS ÉTRANGÈRES

MACKENZIE.

Journal de Monseigneur Clut : du 19 *mars au* 30 *avril* 1881.

MISSION DE LA NATIVITÉ (ATHABASCA).

19 mars. — Nous avons célébré avec joie, à la mission de la Nativité, la fête du glorieux saint Joseph. Nous tenions à l'honorer comme patron de l'Eglise universelle, patron spécial de notre Congrégation et patron aussi de notre bien-aimé Supérieur général. Il y a donc eu comme une triple fête. Les Oblats du Mackenzie ont été heureux de s'unir par la prière, aux pieds de saint Joseph, à leurs frères répandus dans le monde entier.

Le soir, pour terminer utilement la journée, nous avons fait passer l'examen aux jeunes pensionnaires de notre école. Les vingt-cinq enfants qui la composent ont prouvé qu'ils ont déjà fait de grands progrès sous la direction des

fatigue, nous nous décidâmes à camper. Le vent était très froid. Pour nous garantir de sa violence, nous nous fîmes un abri avec des sapins. Pendant que nous étions ensevelis sous nos couvertures, une épaisse couche de neige s'étendit sur nous comme un long couvre-pieds blanc ; malgré cela, nous pûmes dormir jusqu'à quatre heures du matin.

Nous nous disposions à déjeuner, quand nous aperçûmes deux loups à une demi-portée de fusil. Nos chiens se mirent aussitôt à aboyer. Trompé par la distance, je crus que c'étaient les chiens de J. Mercredi, notre compagnon de voyage, et j'excitai contre eux ceux du R. P. Pascal. Nos dogues partirent aussitôt à toutes jambes à la poursuite des loups et leur donnèrent la chasse très loin. Comme leur retour au camp se faisait attendre, nous supposâmes qu'ils avaient été étranglés par ces féroces animaux. Heureusement il n'en était rien et ils revinrent plus tard sains et saufs.

Nous nous remîmes en route, malgré la neige et malgré un furieux vent debout qui retardait beaucoup notre marche. Deux heures après notre départ, nous rencontrions des branches de sapin fraîchement plantées dans la neige, et destinées à indiquer la bonne direction. Le P. Pascal avait ordonné à son serviteur William de venir au-devant de nous avec un traîneau. Quelques mots écrits par lui sur un arbre nous apprirent qu'il était en effet venu, mais ce petit étourdi était reparti avec son traîneau vide une heure à peine avant notre arrivée, sous prétexte qu'il avait faim et qu'il ne pouvait attendre plus longtemps.

En avançant dans le bois, nous trouvâmes un feu allumé par notre éclaireur et non encore éteint. Le R. P. Pascal fut très contrarié de sa brusque disparition. Nous manquions en effet d'une paire de raquettes. Pour y suppléer, le cher Père et moi étions obligés de nous faire traîner à

tour de rôle par les chiens. La tourmente dura ainsi sur le lac jusqu'à midi.

Le 2 avril, nous approchions de Notre-Dame des Sept-Douleurs, lorsque le jeune William parut avec son traîneau. M. J. Mercredi, premier officier du poste de traite du fort voisin, l'avait obligé à revenir sur ses pas, mais malheureusement son secours arrivait un peu tard. Cependant, au petit fort de traite des fourrures, le directeur, pour nous faire honneur, avait fait hisser le pavillon de la Compagnie de la baie d'Hudson et mis en ligne les quelques blancs et Indiens réunis sur place. Une fusillade bien nourrie annonça notre arrivée. Les visages étaient rayonnants de joie. Tout le monde était heureux de revoir le R. P. Pascal et Mgr d'Arindèle.

En attendant la venue des mangeurs de caribou, je me remets aussitôt à l'étude de la langue montagnaise et m'occupe de corriger divers écrits. Le 6 avril, pendant que je consulte M. J. Mercredi sur le sens de quelques locutions, un grand vacarme se produit tout à coup et les chiens se mettent à aboyer. Nous nous précipitons au dehors pour reconnaître la cause de tout ce bruit et nous nous trouvons en face d'un loup enragé. M. J. Mercredi lui tire deux coups à plomb ; l'animal, quoique blessé, ne court que de plus belle et en se sauvant il passe devant la mission. Le R. P. Pascal et L. Robillard avec leurs fusils chargés à balles se mettent à sa poursuite. Robillard le rejoint le premier et le tue. Quelques minutes auparavant, ce vilain animal avait lutté avec les chiens du P. Pascal, alors attelés et gênés dans leurs mouvements de défense. Son serviteur William parvint à le mettre en fuite, non sans péril pour sa vie. Cette bête furieuse n'avait pas passé au fort sans y faire des ravages ; elle avait attaqué un bœuf énorme, l'avait mordu et terrassé. Le bœuf, immédiatement, commença à enfler et cessa de manger. Cinq

jours après il était mort. Il est heureux que le loup n'ait pas attaqué les enfants qui jouaient autour de la mission. Du reste, l'hiver que nous venons de passer peut s'appeler *l'hiver aux loups*. On en voyait presque chaque jour, soit à la mission de la Nativité, soit à celle de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Le R. P. Pascal était en quelque sorte assiégé par eux. Presque chaque nuit ces terribles voisins venaient faire la guerre à ses chiens. A la Nativité, une louve affamée nous en a tué quatre, encore petits, que l'on élevait pour mon traîneau ; elle était si affamée, qu'elle ne s'enfuit même pas à notre approche et se fit tuer dans la cabane des chiens.

Le bruit de mon arrivée s'étant répandu, tous les Indiens du fond du lac Athabasca arrivèrent à la mission, le 14 et le 15 avril. Plusieurs aussi accoururent d'autres postes, ce qui rendit notre besogne considérable. Le R. P. Pascal et moi n'avions pas un instant à nous. Tout notre temps était employé au confessionnal ou à instruire et à baptiser.

Le jour de Pâques, notre maison-chapelle s'est trouvée trop petite, et nous n'avons pu admettre à la première messe que les enfants, les communiants et les moins vigoureux. A la messe pontificale, les grandes personnes furent seules admises et encore étaient-elles entassées. Ce ne fut pas chose facile de les faire sortir des rangs, soit pour la communion, soit pour la confirmation. Nous eûmes soixante confirmations et un assez grand nombre de premières communions. L'enthousiasme était général ; aussi un cantique sur la Résurrection et un autre sur l'Eucharistie furent-ils chantés avec beaucoup d'entrain. J'en fus profondément ému.

A notre mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs, il ne reste plus un seul infidèle. Tous les sauvages sont catholiques. Quelques-uns vivaient dans le désordre, mais

tous, un seul excepté, se sont réconciliés avec Dieu.

Avant leur réconciliation, ils n'étaient pas admis dans nos réunions, parce que leurs fautes avaient été publiques. Cette apparente sévérité a hâté la conversion de plusieurs. Tous montraient d'excellentes dispositions. La confession ne coûte pas à ces habitants des bois, et ils la feraient volontiers publiquement. Quelques jours avant notre visite, un pauvre jeune homme malade s'était fait apporter à la mission pour se préparer à la mort et y recevoir les derniers sacrements. Se sentant près de sa fin, il demandait à chaque instant si nous arrivions et réclamait notre ministère.

Enfin, touchant à ses derniers moments, ne nous voyant pas venir et craignant de mourir sans avoir fait un acte religieux, il fit sa confession à une vieille femme pour qu'elle la récitât à l'un de nous. Pauvre enfant ! il désirait beaucoup obtenir le pardon de ses fautes, et Dieu sans doute lui aura tenu compte de ce bon désir. A peine arrivé, le R. P. Pascal se rendit près de lui ; mais il avait déjà perdu connaissance et il ne put recevoir que l'extrême-onction. Il mourut le lendemain.

Comme c'était la première fois que deux Prêtres se trouvaient réunis à la mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs, un certain nombre de nos mangeurs de caribou, dans leur simplicité, se croyaient obligés de se confesser successivement au Père et à moi. Je pus le constater en vérifiant les listes des confirmands. Dès que je m'en aperçus, je cherchai à mettre bon ordre à cet excès de zèle, mais tous me répondaient : « N'importe ; quoique je me sois déjà confessé au Père, je désire me confesser aussi à toi, car il y a longtemps que je n'ai pu être absous par toi, qui es le Grand Priant. »

Il y avait sept ans que je n'avais fréquenté cette mission ; j'y ai constaté bien des vides ; un grand nombre de

mes anciens fidèles manquaient à l'appel, c'est-à-dire étaient partis pour l'éternité. Durant les années 1877 et 1878, ces pauvres Indiens ont souffert d'une famine qui les a cruellement décimés. Ceux qui ont survécu sont si faibles, par suite du long jeûne, que la moindre maladie les mène au tombeau. Cette famine avait été occasionnée par l'absence complète des caribous ou rennes, et la chair de ces animaux étant presque l'unique nourriture de ces pauvres gens, ils n'avaient rien trouvé pour y suppléer. Cependant les lacs de cette contrée sont pleins d'excellent poisson, mais nos sauvages manquent de filets et d'hameçons pour le prendre. Cela fait pitié de les voir mourir de faim aux bords de leurs lacs poissonneux quand, avec les instruments nécessaires, ils pourraient se procurer une nourriture abondante. La Compagnie de la baie d'Hudson devrait, en échange de leurs fourrures, leur vendre des filets et des hameçons, mais elle aime mieux, pour son profit, les obliger à chasser les gros animaux. Si les Missionnaires étaient moins pauvres eux-mêmes, ils feraient venir des rêts en grande quantité, et sauveraient la vie à bon nombre de leurs enfants spirituels, dépourvus de toute ressource temporelle.

Durant le séjour de deux semaines que je fis à Notre-Dame des Sept-Douleurs, j'eus le temps et l'occasion de constater avec quel savoir-faire le bon P. Pascal administre cette mission. Il a bien orné sa chapelle, et les Indiens l'aiment beaucoup. Pendant les quinze jours passés à cette mission du fond du lac, l'hiver reprit ses rigueurs. Chaque matin nous avions de 20 à 25 degrés.

Le 18 avril, après avoir vu tous les sauvages, sauf trois hommes malades qui n'avaient pu venir au rendez-vous, et donné la confirmation à tous ceux qui étaient en état de la recevoir, je m'apprêtai à revenir à la Nativité. Un peu après minuit, je me remis en route en com-

pagnie de M. Mc Farlane, chef du district Athabasca, venu pour visiter le poste de traite. Me voyant sans serviteur, il eut la bonté de m'offrir l'un des siens. Ce gentleman met sa gloire à faire ses voyages plus promptement que les autres, et pour cela il choisit parmi ses hommes de peine les meilleurs marcheurs, et parmi les chiens de la Compagnie ceux qui peuvent faire la plus longue traite. Je m'étais aussi procuré les chiens les plus vigoureux de la mission; mais comme ils avaient beaucoup travaillé et souffert des privations de l'hiver, ils ne suivaient qu'avec peine ceux de mon compagnon. Je restais souvent en arrière et n'arrivais aux haltes ou aux campements que longtemps après lui.

Notre voyage se fit d'ailleurs dans la plus mauvaise saison. Le dégel commença après Pâques, transformant l'épaisse couche de neige qui recouvrait la glace du lac en eau boueuse. Les traîneaux ne glissaient plus et nos pauvres coursiers s'essoufflaient à tirer. Ajoutez à cela un soleil ardent et une chaleur excessive, succédant sans transition au froid rigoureux, et vous aurez une idée des fatigues de ce voyage. J'étais souvent obligé, pour soulager un peu mes chiens, de descendre et de marcher dans l'eau glacée. Des barques ou des pirogues nous auraient été plus utiles que des traîneaux.

Nos couvertures et nos vêtements, pénétrés par l'eau, ajoutaient au poids dont nous étions chargés. Le dernier jour du voyage mes pauvres coursiers étaient si harassés, que, pour pouvoir suivre même de très loin M. Mc Farlane, je dus marcher presque tout le temps dans ces tristes conditions. Aussi arrivai-je ici épuisé. On compte de 160 à 180 milles anglais de Notre-Dame des Sept-Douleurs et du fort Chippewyan à Athabasca. Or nous n'avions mis que trois jours et quelques heures pour faire ce long trajet. La veille de Pâques je n'avais dormi que fort peu,

et pas du tout la nuit de mon départ. Le soleil, qui nous brûlait pendant la route, m'a fait enfler le visage.

Le 30 avril, à l'heure où je vous écris ces lignes, je me sens encore tout brisé. La peau a pelé, je vais donc avoir une peau neuve, mais je doute que cela me rajeunisse. Mes cheveux et ma barbe blanchissent rapidement et bientôt je pourrai dire comme nos vieux Montagnais : *Sé thipa yash lantté* (mes cheveux ressemblent à la neige). Durant mon absence et d'après mes ordres, le R. P. Laity a fait faire la première communion aux enfants de notre mission de la Nativité. Six ont eu le bonheur d'y être admis : un garçon et cinq filles. Tous étaient vêtus de blanc ; c'est grâce aux dons de l'Œuvre Apostolique que nos Sœurs ont pu habiller ces chers petits convives de la table de Jésus. La cérémonie a été, m'a-t-on dit, très touchante. Le soir, au salut, on a fait la cérémonie de la rénovation des vœux du baptême. Les enfants avaient été bien préparés par une petite retraite.

Le jour de la Pentecôte il y aura confirmation, non seulement des enfants de notre école, mais encore d'un grand nombre d'Indiens. A ce moment ils arriveront en bandes pour assister aux exercices de la mission du printemps.

† Isidore, o. m. i.,
Evêque d'Arindèle.



Extraits de lettres diverses.

Mgr Clut écrit de la mission de la Nativité, à la date du 12 juillet 1881 :

« Peu de temps après mon fatigant voyage de Notre-Dame des Sept-Douleurs, nos Indiens cris et montagnais